

Un
VOISINAGE
comme les
autres

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Un voisinage comme les autres
Sommaire : 1. Un printemps ardent.
ISBN 978-2-89585-503-3 (vol. 1)
I. Laberge, Rosette. Printemps ardent. II. Titre.
III. Titre : Un printemps ardent.
PS8623.A24V64 2014 C843'.6 C2013-942384-2
PS9623.A24V64 2014

© 2014 Les Éditeurs réunis (LÉR).

Image de la couverture : Johannes Kornelius, Shutterstock

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Nous remercions le Conseil des Arts du Canada
de l'aide accordée à notre programme de publication.

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada
par l'entremise du Fonds du livre du Canada pour nos activités d'édition.

Édition :

LES ÉDITEURS RÉUNIS
www.lesediteursreunis.com

Distribution au Canada :

PROLOGUE
www.prologue.ca

Distribution en Europe :

DNM
www.librairieduquebec.fr



Suivez Les Éditeurs réunis et Rosette Laberge sur Facebook.

Pour communiquer avec l'auteure : rosette.laberge@cgocable.ca

Visitez le site Internet de l'auteure : www.rosettelaberge.com

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2014

Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque nationale du Canada
Bibliothèque nationale de France

ROSETTE LABERGE

Un
VOISINAGE
*comme les
autres*

1. UN PRINTEMPS ARDENT



LES ÉDITEURS RÉUNIS

De la même auteure

Souvenirs de la banlieue – tome 1 : Sylvie (roman)

Souvenirs de la banlieue – tome 2 : Michel (roman)

Souvenirs de la banlieue – tome 3 : Sonia (roman)

Souvenirs de la banlieue – tome 4 : Junior (roman)

Souvenirs de la banlieue – tome 5 : Tante Irma (roman)

Souvenirs de la banlieue – tome 6 : Les jumeaux (roman)

Maria Chapdelaine – Après la résignation (roman historique)

*La noble sur l'île déserte – L'histoire vraie de Marguerite de Roberval,
abandonnée dans le Nouveau Monde* (roman historique)

Le roman de Madeleine de Verchères – La passion de Magdelon (roman
historique)

Le roman de Madeleine de Verchères – Sur le chemin de la justice (roman
historique)

Le roman de Madeleine de Verchères – Les héritiers de Verchères (roman
historique)

Sous le couvert de la passion (nouvelles)

Histoires célestes pour nuits d'enfer (nouvelles)

Ça m'dérange même pas ! (roman jeunesse)

Ça s'peut pas ! (roman jeunesse)

Ça restera pas là ! (roman jeunesse)

À paraître au printemps 2014:

Un voisinage comme les autres – tome 2 : Un été décadent

*À mes nièces Hélène et Marielle,
deux femmes qui n'ont pas froid aux yeux.*

Chapitre 1

— Entre, Suzie ! crie Agathe. Je suis dans la cuisine.

— Une bonne fois, tu vas te retrouver avec un inconnu en pleine face ! lance joyeusement Suzie. Tu ne devrais pas inviter n'importe qui à entrer chez toi comme tu le fais.

Agathe dépose l'assiette qu'elle vient de laver sur l'égouttoir et s'essuie les mains avant de se tourner vers sa voisine.

— Arrête de t'inquiéter pour moi, réagit-elle. Tu vois le danger partout. Sache que, depuis le temps que tu frappes à ma porte, je n'ai pas besoin de te voir pour savoir que c'est toi.

Après une courte pause, Agathe poursuit :

— Maintenant, raconte-moi tout. As-tu pensé à lui montrer ma photo ? J'ai tellement hâte de savoir !

Contrairement à son amie, Agathe n'a jamais consulté une voyante. Elle croit à plusieurs choses, mais pas à la bonne aventure. Par contre, elle est impatiente de tout savoir chaque fois que Suzie va en voir une. Et quand celle-ci décrit la rencontre, Agathe meurt d'envie de tenter l'expérience. Mais cela ne dure que quelques heures, puis elle oublie – et c'est peut-être mieux ainsi. De toute façon, jamais Patrick n'accepterait qu'elle dépense le moindre sou pour une futilité de ce genre. Elle pourrait décider d'y aller en cachette et payer avec l'argent qu'elle gagne avec ses travaux d'artisanat, mais cacher des choses à son mari n'est pas dans ses habitudes.

Un voisinage comme les autres

— Eh bien, laisse-moi d'abord te dire que ça valait la peine cette fois. C'est la meilleure voyante que j'ai vue jusqu'à maintenant. Elle m'a fait plusieurs révélations. Je n'en reviens tout simplement pas. Elle a lu en moi comme dans un livre ouvert. Elle m'a vraiment impressionnée.

Suspendue aux lèvres de Suzie, Agathe attend fébrilement la suite.

— Cette fois, j'ai tout enregistré, et j'ai même pris des notes. Tu es prête ? Tiens-toi bien, je commence !

Suzie déplie les feuilles qu'elle tient à la main. Quelques secondes plus tard, elle se lance :

— Elle m'a recommandé de faire attention aux excès et aux dépendances.

Comme d'habitude, Agathe mitraille de questions sa voisine. Même si elle veut tout savoir, elle se permet de passer des commentaires.

— Quels excès ? À part le travail, tu n'as aucune dépendance, à ce que je sache.

Suzie déteste quand Agathe la bouscule de cette manière, car elle finit toujours par avoir l'air d'une imbécile. Comment répondre aux nombreuses questions d'Agathe alors qu'elle ne connaît pas toutes les réponses ? C'est difficile à expliquer mais, quand Suzie va voir une tireuse de cartes, elle se sent transportée dans un autre monde – voire une autre dimension. Elle s'abandonne totalement sans s'interroger sur le pourquoi et le comment de chaque parole prononcée par la diseuse de bonne aventure. En fait, Suzie se laisse bercer par l'émotion du moment. Elle prend

quelques notes, mais c'est tout. D'ailleurs, il lui arrive rarement de les lire entre deux séances.

— Sa remarque concernait l'entraînement, explique Suzie. Selon elle, j'en demande un peu trop à mon corps.

— Pas besoin d'être voyante pour savoir ça! lance Agathe sur un ton railleur. Je n'arrête pas de te le répéter. Je devrais peut-être commencer à te réclamer de l'argent!

Mais Suzie est beaucoup trop excitée pour se laisser démonter par le commentaire de son amie.

— Je vais avoir trois possibilités d'augmenter mes revenus, mais je devrai être très prudente avant de sauter à pieds joints sur les offres qu'on me fera. Et puis, selon la tireuse de cartes, un de mes frères a besoin que je l'écoute, que je me montre disponible pour lui.

— Ça n'a rien de nouveau. Tes frères ont toujours besoin de toi.

Encore une fois, Suzie passe par-dessus le commentaire d'Agathe.

— Je dois faire attention à ma santé, me reposer et profiter des plaisirs de la vie, et aussi sortir de mon quotidien.

— On pourrait aller camper, si tu veux, propose Agathe d'un ton sérieux.

— N'y pense même pas! s'exclame Suzie. La tireuse de cartes m'a aussi dit que je serai invitée au mariage d'un proche. Je me demande qui se mariera, on verra bien. Ah oui! Elle a ajouté que j'aurai droit à une rentrée d'argent inattendue, et que...

Entre les interventions d'Agathe, Suzie poursuit son rapport jusqu'à la fin. Cela l'étonne toujours d'arriver à résumer une séance de deux heures en quelques minutes seulement.

Un voisinage comme les autres

— Vas-tu finir par me dire si tu lui as montré ma photo ?

L'occasion de taquiner Agathe est trop belle pour que Suzie la laisse passer.

— Imagine-toi donc que je l'avais oubliée à la maison, répond-elle en grimaçant. Je suis impardonnable.

La déception se lit sur le visage d'Agathe. Elle ne peut croire que son amie ait été si négligente alors qu'elle mourait d'envie de connaître son avenir. Histoire de se donner une contenance, elle se rend à l'évier. Elle ouvre le robinet d'eau froide, prend un verre dans l'armoire et le remplit d'eau. Au moment où Agathe porte le verre à sa bouche, Suzie s'écrie :

— Viens vite te rasseoir, c'était une blague !

Un sourire s'installe sur les lèvres d'Agathe. Elle aurait dû se douter qu'il s'agissait d'une plaisanterie, car Suzie adore lui jouer des tours.

— Arrête de me torturer et parle ! jette Agathe. Tu vois bien que je n'en peux plus !

— La tireuse de cartes ne m'a pas révélé grand-chose sur toi, mais tu vas être contente. Elle m'a dit que je ne pourrais pas trouver mieux comme amie que toi, que tu es très habile de tes mains et que tu vendras de plus en plus de tes œuvres.

Agathe écoute attentivement Suzie. Pour la jeune femme, ces propos sonnent comme parole d'évangile.

— Elle a ajouté que tu es trop bonne et que tu devrais faire attention pour que les gens n'abusent pas de toi. Voilà !

— C'est tout ? s'étonne Agathe.

— Oui!

— Je te remercie, mais franchement elle ne m'a rien appris que je ne savais déjà.

Pas besoin d'être devin pour savoir que la vie de Suzie est bien plus palpitante que la sienne. Depuis quand une femme au foyer suscite-t-elle l'intérêt? Les rares fois où Agathe accompagne Patrick à une soirée pour son travail, aussitôt qu'on lui demande son métier et qu'elle répond qu'elle reste à la maison, elle tombe dans l'indifférence. Aujourd'hui, personne ne s'intéresse à quelqu'un qui n'a pas de profession. Tout ce qu'il vous reste alors à faire pour passer le temps, c'est de trouver une femme dans la même situation que vous et de vous accrocher à elle jusqu'à ce que vous quittiez l'endroit. C'est à cette seule condition que vous pourrez vous délier un peu la langue.

Cette situation est complètement injuste. Agathe en a lourd sur le cœur à ce chapitre. Pourquoi est-elle soudainement devenue inintéressante le jour où elle a choisi d'être une femme au foyer? Pourquoi la boude-t-on chaque fois qu'elle sort de son petit groupe de femmes qui, tout comme elle, ont décidé d'élever leurs enfants plutôt que de les mettre en garderie dès leur plus jeune âge? Pourquoi personne ne la reconnaît comme un être à part entière? Certains jours, Agathe aurait envie de crier à tous les gens qui se croient supérieurs parce qu'ils ont un statut professionnel qu'elle a étudié plus longtemps que la plupart d'entre eux et qu'elle est très cultivée. Normal, car elle lit tout ce qui lui tombe sous la main! Mais sa révolte ne servirait à rien. Dès qu'on vous place dans la classe des invisibles, vous êtes pris pour y rester. À moins que vous ne décidiez de joindre les femmes qui partent travailler à l'extérieur et qui se retrouvent avec une double tâche. Pour Agathe, le prix à payer serait trop élevé.

Un voisinage comme les autres

Au moment où Suzie va ouvrir la bouche, le petit Steve fait son apparition dans le cadre de porte de la cuisine. Il tient précieusement son bâton de hockey dans une main et dans l'autre une bouteille de verre. Il la retient par le goulot. Dès qu'elle voit son fils, Agathe ne peut s'empêcher de réprimer un cri. Elle se lève et, en deux temps, trois mouvements, s'empare de la bouteille. Elle la serre ensuite contre elle comme s'il s'agissait du plus beau des trésors.

— Combien de fois vais-je devoir te répéter que tu n'as pas le droit de toucher à ma bouteille ?

— Mais moi, je veux jouer avec le bateau qu'il y a dedans, gémit le garçon de quatre ans. Est-ce que tu pourrais m'aider à le sortir ?

Agathe n'est pas attachée aux biens matériels, mais elle tient comme à la prunelle de ses yeux à ce bateau enfermé dans une bouteille de verre. Elle a acheté cet objet il y a quelques années alors qu'elle et les siens étaient allés faire du camping en Gaspésie. Tout le monde dans la maison sait à quel point cette bouteille est précieuse pour elle. Jamais les deux plus vieux d'Agathe n'en ont fait de cas. Mais avec Steve, c'est différent. Depuis le jour où elle la lui a montrée pour le consoler d'un gros chagrin, il cherche toujours à mettre la main dessus. Et quand il y parvient, il demande chaque fois à sa mère de l'aider à sortir le bateau de sa prison.

Agathe ne perd pas souvent patience, sauf quand on touche à sa bouteille. Le plus étrange, c'est qu'elle ne pourrait même pas expliquer pourquoi elle y tient tant.

— Je t'interdis de la prendre, lance-t-elle sur un ton sévère en regardant son fils dans les yeux. C'est mon jouet, pas le tien. Va retrouver ton frère et ta sœur maintenant !

Steve sait très bien qu'il n'a pas le droit de s'emparer de la bouteille de sa mère, mais c'est plus fort que lui. Lorsqu'il pose son regard sur elle, il est pris d'une envie irrésistible de sortir le petit bateau de sa cage de verre. Les épaules basses et l'air boudeur, Steve sort de la cuisine. Des trois enfants d'Agathe, c'est le préféré de Suzie. Peu importe ce qu'il fait, elle le trouve drôle. Comme il a un an de plus que son plus jeune et un an de moins que son aîné, il n'est pas rare que Steve vienne jouer avec ses enfants quand ils ne sont pas à la garderie.

Aussitôt que le petit a disparu de sa vue, Agathe dépose son trésor sur le dessus d'une armoire.

— Mais pourquoi aimes-tu tant cette bouteille ? lui demande Suzie.

— Franchement, je l'ignore moi-même, répond Agathe. Je l'aime, c'est tout. Cet objet est quêtaine, mais je m'assume totalement. Même si la bouteille ne s'agence pas avec mon décor, ça ne me dérange pas du tout. Mais sais-tu ce qui est le plus beau dans tout ça ?

Sans attendre la réponse de Suzie, Agathe poursuit sur sa lancée :

— Eh bien, c'est que cette bouteille me permet d'apprendre aux enfants qu'il y a des choses qui m'appartiennent et auxquelles ils n'ont pas le droit de toucher.

— Tu as raison, c'est une bonne leçon. En tout cas, je t'interdis de me léguer cette bouteille à ta mort !

Les deux amies éclatent de rire. Chez Agathe, il n'y a pas que la bouteille qui détonne. En fait, la jeune femme se fout éperdument que tout soit parfait. Quand elle trouve quelque chose qui lui plaît, elle l'achète ; une fois à la maison, elle s'applique à trouver à l'objet

une place dans son fouillis. Comme le dit sa mère, le plus gentiment du monde : « Chez Agathe, même une chatte n’y retrouverait pas ses petits. » La maison est propre mais sens dessus dessous, au point qu’il faut enlever toutes les choses qui se trouvent sur les fauteuils avant de pouvoir s’asseoir. Quand quelqu’un se permet d’émettre un commentaire sur l’état de sa maison, Agathe répond avec son plus beau sourire que la vie est beaucoup trop courte pour passer son temps à faire du rangement. Bizarrement, Agathe est très ordonnée dans les armoires, dans ses tiroirs de bureau et dans les garde-robes. Comme Patrick, son mari, s’accommode très bien de la situation, pourquoi Agathe changerait-elle ?

Chez Suzie, tout est différent. Chez elle, peu importe l’heure du jour ou de la nuit, rien ne traîne. Pourtant, elle ne passe pas des heures à ranger. Non ! Suzie a très vite compris qu’on gagne du temps en faisant les choses au fur et à mesure, et elle emploie cette méthode. Aussitôt qu’elle n’a plus besoin de quelque chose, elle le range à sa place et le tour est joué. Heureusement, Francis, son mari, pense exactement comme elle. Et même les enfants sont ordonnés. Dès que Pierre-Luc et Tommy se lassent d’un jouet, ils le remettent à sa place. Chez Suzie, c’est un incontournable : une place pour chaque chose et chaque chose à sa place. La règle est bien appliquée, sauf dans les garde-robes. Là-dedans, c’est la pagaille – la seule exception est celle de l’entrée. Il est hors de question que les visiteurs repartent avec une mauvaise impression. Francis dit souvent qu’il ne pourrait pas vivre chez Agathe et Patrick. Vu le métier qu’il exerce, il est facile de comprendre que ce serait difficile pour lui – voire impossible. On ne peut pas faire respecter l’ordre dans son travail et vivre dans le complet désordre chez soi. En tout cas, pas Francis.

— Mais j’y pense, poursuit Suzie, la tireuse de cartes m’a donné quatorze prières à réciter lorsqu’on veut adresser des demandes à l’Univers.

— Des prières? Es-tu bien certaine que ce n’est pas un gourou que tu es allée voir?

— Absolument!

Suzie regarde l’heure sur sa montre.

— Il ne me reste que dix minutes avant de devoir aller chercher les enfants à la garderie.

— Je te trouve bien courageuse de travailler le soir, déclare Agathe.

— Ça n’a rien à voir avec le courage! C’est comme ça, c’est tout. La plupart des gens travaillent le jour, alors il ne leur reste que le soir et le samedi pour visiter des maisons.

— C’est sûr, mais je te plains quand même.

— Tu n’as aucune raison de me plaindre. Quand j’ai choisi de devenir agent immobilier, je connaissais très bien les contraintes de ce boulot. Oui, mon horaire et celui de mon policier de mari me compliquent parfois la vie, mais je m’en tire plutôt bien – surtout depuis que j’ai mis la main sur ma nouvelle petite gardienne. Une fois qu’on passe par-dessus ses accoutrements, c’est une vraie soie, cette fille. Tu aurais dû la voir hier soir, Agathe. Elle portait une jupe fleurie bleu et blanc aux genoux sur des collants noirs, des bas en laine d’habitant qui lui arrivaient au milieu des mollets, une chemise brune à manches longues sur un chandail rayé rouge et bleu ainsi qu’une veste sans manches vert et orange. Comme d’habitude, elle avait chaussé ses espadrilles noires. Elle s’était fait un chignon en pic et avait enroulé une écharpe orange autour de

sa tête. D'immenses anneaux pendaient à ses oreilles et au moins dix bracelets s'entrechoquaient à son poignet droit. Et elle portait ses grosses lunettes aussi. Comme aurait dit mon grand-père, elle aurait pu faire les publicités des vendeurs de peinture tellement elle était colorée !

Agathe se demande comment Suzie parvient à confier ses enfants à des petites gardiennes. Certes, elle a déjà fait garder les siens et elle le fera encore, mais bien moins souvent. La semaine où leur père travaille sur un quart de soir, les pauvres petits de Suzie – en plus d'être à la garderie le jour – se font garder tous les soirs de la semaine.

Agathe s'apprête à réagir quand Patrick arrive sur ces entrefaites.

— Tiens, si c'est pas la belle Suzie ! s'écrie-t-il joyeusement.

D'après Agathe, Suzie est la personne avec qui Patrick sourit le plus. Aussitôt qu'elle apparaît dans son champ de vision, son visage s'illumine, ce qui est loin de lui ressembler. Patrick est froid de nature.

— Salut, mon Patrick ! lance Suzie d'un ton réjoui. Ne le prends pas mal, mais il faut absolument que je parte. J'ai juste le temps d'aller chercher les enfants à la garderie avant la fermeture. À la prochaine !

En moins de temps qu'il n'en faut pour crier ciseau, Agathe se retrouve seule avec son mari. Fidèle à ses habitudes, elle s'approche de Patrick et l'embrasse. De nature plus démonstrative que sa tendre moitié, elle fait souvent les premiers pas. Même après dix ans de mariage, son mari lui plaît toujours autant. Il n'est plus tout à fait l'homme qu'elle a épousé, mais elle l'aime et c'est tout ce qui compte.

— Tu as reçu une boîte cet après-midi. Le livreur l'a déposée dans l'entrée. Ça vient de...

Patrick ne la laisse pas finir sa phrase.

— Je te l'ai déjà dit, je ne veux pas savoir de qui ça vient. Ce qui m'intéresse, c'est son contenu. Je reviens.

Une fois dans l'entrée, il ouvre vivement la boîte en tirant sur les papiers collants. Il lui suffit de prendre une bouteille pour s'apercevoir qu'il a reçu une caisse de vin rouge. Il replace la bouteille et marmonne :

— Ils savent pourtant que je déteste le vin !

Puis, à l'adresse d'Agathe, il ajoute d'une voix forte :

— C'est du vin. Je vais aller porter la caisse chez Francis et je reviens.

— Tu pourrais au moins garder quelques bouteilles pour la visite, proteste Agathe de la cuisine.

— Non ! objecte Patrick sur un ton cassant. J'en ai pour une minute. À mon retour, j'irai promener le chien.

Chapitre 2

— Une chance que les cours de patinage de vitesse achèvent, lance Francis. C'est pas mal d'ouvrage de partir avec les deux enfants, ajoute-t-il avant de prendre une bouchée de poulet.

— Je sais tout ça, répond Suzie. Si je ne me trompe pas, c'est le dernier cours ce soir. Mais j'y pense, tu pourrais demander à Agathe si elle peut emmener le petit. Elle y va de toute façon.

— Non, non ! J'aime trop le regarder patiner pour m'en priver.

— Comme tu veux !

La seconde d'après, Suzie s'adresse à Pierre-Luc en souriant.

— Mange comme il faut, mon chéri, ça va te prendre des forces pour bien patiner ce soir.

— Je vais patiner vite comme l'éclair, dit le garçon de cinq ans d'un air décidé.

— Moi aussi, je veux patiner, intervient Tommy.

— Tu es trop petit, riposte Pierre-Luc. Et tu n'as même pas de patins.

— Je suis grand, affirme Tommy. J'ai trois ans.

Suzie observe ses fils tendrement. Il ne se passe pas une seule journée sans qu'elle remercie le ciel de lui avoir donné deux garçons. Après trois fausses couches au début de leur mariage, Francis et elle commençaient à désespérer de devenir parents un jour. Quand elle est retombée enceinte, ils se sont dit que si ça ne

fonctionnait pas cette fois ils abandonneraient. La chance a enfin tourné pour eux. Seule ombre au tableau : Suzie aurait aimé avoir trois enfants, mais deux c'est déjà un miracle pour eux. Pourtant, depuis qu'elle est toute petite, elle croit à la maxime «jamais deux sans trois» – c'est pourquoi elle est incapable de tourner la page. Depuis la naissance de Tommy, Francis et elle n'utilisent aucun moyen contraceptif, mais tout porte à croire que la nature a décidé que leur famille ne s'agrandirait pas. Chaque fois que Suzie prend son trousseau de clés, elle caresse du bout des doigts le trèfle à quatre feuilles de son porte-clés. L'objet est un cadeau de son premier amoureux. Elle n'a jamais voulu s'en séparer ; pas parce qu'elle aime encore cet homme – c'est elle qui l'a laissé – mais simplement parce qu'elle croit à la chance rattachée au trèfle à quatre feuilles.

Suzie rassure Tommy :

— L'année prochaine, mon loup, tu pourras suivre des cours de patinage de vitesse comme ton frère.

— Je te l'ai dit, que j'étais grand ! réplique Tommy, le menton en l'air, à l'intention de Pierre-Luc.

Même si les enfants n'ont que deux ans de différence, le plus vieux se sent très supérieur à son frère. De son côté, Tommy se croit capable de suivre Pierre-Luc.

— Suzie, as-tu vu ce que Patrick m'a apporté pendant que tu étais allée chercher les enfants à la garderie ?

— J'ai vu une caisse dans l'entrée, mais j'ignore ce qu'il y a dedans.

— C'est une caisse de vin rouge et, crois-moi, ce n'est pas de la piquette. Quand je lui ai dit que je ne pouvais pas accepter ce cadeau, il m'a ri au nez et est reparti sans demander son reste.

Francis se racle la gorge avant d'imiter son voisin :

— Tu boiras ce vin à ma santé ! émet-il d'une voix bourrue.

Puis il ajoute, en reprenant sa voix habituelle :

— Patrick sait pourtant qu'il n'est pas question que j'accepte ses pots-de-vin.

Si la droiture est la première qualité de Francis, c'est loin d'être le cas de Patrick. Celui-ci n'éprouve aucune difficulté à bénéficier d'avantages reliés à son travail. En tant qu'acheteur pour Metro-Richelieu, il reçoit de nombreux cadeaux. Étant donné qu'il ne veut favoriser personne et désire se donner bonne conscience, il ne lit jamais la carte qui accompagne les colis. De cette manière, il ne sait pas de qui ils proviennent ; ainsi, il peut en profiter à son aise, surtout quand il s'agit d'une bonne bouteille de whisky ou, mieux encore, de cognac. Il se défend d'être alcoolique, mais plus les années passent, plus il boit – au grand désespoir d'Agathe, d'ailleurs. Il lui arrive aussi de recevoir des billets pour assister à un match des Canadiens ou des Expos. Aux fêtes, il reçoit d'immenses paniers regorgeant de produits fins. Les compagnies qui traitent avec lui depuis longtemps connaissent très bien ses goûts ; ce qui n'est évidemment pas le cas des nouveaux fournisseurs. Le temps que tout rentre dans l'ordre de ce côté, il lui arrive donc d'offrir des cadeaux à Francis. De tous ses voisins, il est son préféré. Patrick croit que ça ne peut pas nuire d'avoir un policier dans son entourage. Cependant, il y a une chose qu'il ne comprend pas : pourquoi Francis fait-il tout un plat avec les cadeaux qu'il lui donne ? Même s'il est policier, ce n'est pas un crime d'accepter un présent de son voisin, surtout si c'est pour lui rendre service.

Un voisinage comme les autres

— Tu n’as qu’à faire comme si c’était un cadeau du voisin, laisse tomber Suzie. Après tout, c’est la stricte vérité. C’est bien beau, l’honnêteté, mais il y a tout de même des limites.

— Nomme-moi un seul voisin, ou même un ami fortuné, qui me donnerait une caisse de vin s’il l’avait payée lui-même à gros prix. Vas-y, je t’écoute.

Évidemment, Suzie est incapable de nommer quelqu’un – à part Patrick, bien entendu.

— C’est ça, le problème, renchérit Francis. C’est facile pour lui de donner, car il ne débourse rien.

— Tu dois quand même admettre qu’il est généreux. Et puis, il n’y a qu’avec toi qu’il partage les avantages que lui donne son travail. Tu devrais lui être reconnaissant au lieu de t’emporter chaque fois qu’il t’offre quelque chose.

— Peut-être, mais ça me met mal à l’aise. J’ai beau lui expliquer mon point de vue, il ne veut rien entendre. Pour lui, les pots-de-vin, c’est tout à fait normal, alors que, pour moi, c’est le contraire.

Suzie aimerait pouvoir dire à Francis qu’il a raison, mais elle n’en pense rien. Elle ne voit aucun mal à ce que Patrick accepte des faveurs. «Il n’est quand même pas pour mettre ce qu’il reçoit aux vidanges.» Pour elle, il n’y a aucun problème non plus à ce que Francis récolte des cadeaux. Le monde des affaires a toujours fonctionné de cette manière, et ce n’est pas près de changer. J’achète tes produits et tu me flattes le dos au passage. Pourquoi s’en faire avec ça ?

— Ce n’est pas que je veuille mettre fin à la discussion, indique Suzie, mais tu as juste le temps de te rendre à l’aréna et de mettre ses patins à Pierre-Luc avant que son cours commence. Et moi, je

dois me dépêcher de tout ranger avant de partir. J'ai deux visites ce soir. Si tout va bien, je devrais être de retour vers neuf heures.

— J'y vais ! dit son mari.

Francis sait qu'il est rigide chaque fois qu'il est question de justice, d'honnêteté et de droiture. Le monde du commerce est une suite sans fin de pots-de-vin, mais il n'a pas envie d'être associé à toutes ces magouilles, même si elles sont tolérées par la plupart des gens. Pour lui, au lieu de graisser la patte de tout le monde, il vaudrait bien mieux que les compagnies baissent leurs prix. Ça rendrait service à un plus grand nombre de personnes. Mais si idéaliste soit-il, Francis sait bien que ça ne risque pas d'arriver. « On vit dans un monde où chacun veut le meilleur ! »

* * *

Sitôt les enfants au lit, Francis va chercher la caisse de vin dans l'entrée et la dépose sur la table de la cuisine. Les bras croisés, il la fixe comme si elle pouvait lui dicter une ligne de conduite. Une chose est certaine, il ne peut pas la remettre à Patrick. « Ça ne se fait pas ! » Il ne reste donc que deux solutions : ouvrir toutes les bouteilles et les vider dans l'évier, ou les ranger à la cave et les boire. Alors que Francis est plongé en pleine réflexion, la sonnerie du téléphone le fait sursauter. Il décroche vite le combiné pour éviter que le bruit ne réveille les enfants. Lorsqu'il entend la voix de son père au bout du fil, il s'attend au pire. En effet, son paternel n'appelle jamais sauf quand un des deux moutons noirs de la famille fait des siennes.

Francis Galarneau vient d'une famille de policiers ; son grand-père était policier, son père et deux de ses frères le sont aussi. Ses deux autres frères ont mal tourné. Aux dernières nouvelles, Olivier – âgé de trente-trois ans – braque encore des dépanneurs. Quant à Philippe, son aîné d'un an, il évolue dans le monde de la drogue.

Les membres de la famille ont fait l'impossible pour ramener sur le droit chemin les deux brebis galeuses, mais il y a déjà un certain temps qu'ils ont baissé les bras. Olivier et Philippe rapploquent au moindre problème, ce qui arrive trop souvent selon leurs proches. Même leur mère se porte mieux quand elle ne les voit pas ; chaque fois qu'un des deux se pointe à la maison familiale de Saint-Georges-de-Beauce, elle tombe malade dans les heures qui suivent. La dernière fois, elle a souffert d'une pneumonie. La pauvre n'en peut plus de voir ses fils gâcher leur vie. Elle se morfond constamment à leur sujet. Qu'a-t-elle fait de travers pour qu'ils tournent aussi mal ? Comment peut-on avoir trois fils policiers et deux fils bandits ? Pour Mme Galarneau, ça n'a aucun sens. Son mari est aussi désemparé qu'elle. Avoir un enfant délinquant, c'est gênant, mais en avoir deux, c'est une épreuve insurmontable. Et lorsqu'on est policier, c'est pire que tout. Comment est-ce possible alors que les cinq garçons ont été élevés exactement de la même manière ? Chaque fois que Philippe et Olivier refont surface, la vie du reste de la famille est bouleversée.

— Je n'ai pas de bonnes nouvelles, lance M. Galarneau sans aucune entrée en matière. Philippe vient de se faire arrêter pour possession de drogue dans le but de la vendre. Et cette fois, il a sauté dans la cour des grands. Son nouveau dada est la cocaïne.

S'il ne connaissait pas aussi bien son père, Francis pourrait croire que celui-ci se fout éperdument du sort de Philippe ; il a annoncé la mauvaise nouvelle comme s'il parlait de la température. Mais Francis sait à quel point son père est bouleversé par tout ce que Philippe et Olivier lui font vivre depuis qu'ils sont gamins. Il a tout essayé pour raisonner ses fils, mais ils ont de mauvaises fréquentations et font de mauvais choix.

— Merde ! s'écrie Francis. Comment peut-il être aussi imbécile ?

Philippe a toujours été celui avec qui il s'entendait le mieux. Mais lorsque son frère a commencé à commettre des méfaits, Francis a vite pris ses distances. Depuis toujours, il voulait devenir policier. Pour lui, il n'était pas question de bousiller ses chances d'atteindre son objectif.

— Si au moins je le savais..., laisse tomber M. Galarneau d'une voix sourde. Cette fois, je ne peux rien faire pour lui.

Francis a beau désapprouver le mode de vie de son frère, le savoir prendre le chemin de la prison est loin de le réjouir.

— Il va prendre combien de temps, crois-tu ? demande-t-il.

— Je ne sais pas. Peut-être quatre ans, peut-être deux. Tu sais comme moi que cela dépendra d'un tas de facteurs : son avocat, le procureur de la Couronne, les jurés... Le sort de Philippe repose entre les mains de toutes ces personnes.

— Et maman ? Comment a-t-elle pris la nouvelle ?

— Bien... en apparence, du moins. Mais tu la connais autant que moi ; elle est passé maître dans l'art de ne rien laisser paraître. Tu pourrais peut-être demander à Suzie de l'appeler, si elle a une minute. Il n'y a qu'avec elle que ta mère se laisse aller un peu.

— Ouais ! Ça risque d'aller à demain, par contre, parce que Suzie travaille ce soir. Mais, dis-moi, as-tu des nouvelles d'Olivier ?

— Je n'en ai pas eu depuis un mois et, crois-moi, je m'en porte très bien. Bon, il faut maintenant que je te laisse. Salut, mon gars !

De retour devant la caisse de bouteilles de vin, Francis songe au bref entretien qu'il vient d'avoir avec son père. Cela l'amène à réfléchir à l'avenir de ses propres fils. Même si Francis souhaite la plus belle des vies pour Pierre-Luc et Tommy, ce sont eux qui

contrôleront leur destin et prendront leurs propres décisions. Cela l'insécurise au plus haut point. Quand on met des enfants au monde, c'est pour leur donner le meilleur, pas pour les voir foutre leur vie en l'air comme le font Philippe et Olivier.

Perdu dans ses pensées, Francis entend à peine la sonnette de la porte. Lorsque le deuxième coup retentit dans ses oreilles, il se précipite dans l'entrée et ouvre vivement la porte.

— Sylvain ? s'étonne-t-il. Tu tombes mal, Suzie travaille ce soir. Elle ne reviendra pas avant neuf heures.

— Salut, Francis ! Est-ce que je peux entrer ?

— Bien sûr ! Excuse-moi, j'étais distrait. Suis-moi à la cuisine, je vais nous servir quelque chose à boire.

À part le fait que Francis trouve immatures et plutôt collants les deux frères de sa femme, il aime bien Sylvain et Alain.

Sylvain s'approche de la caisse sur la table et en retire une bouteille.

— Wow ! s'exclame-t-il après avoir lu l'étiquette. Ça, c'est du vin ! Vos affaires doivent aller drôlement bien pour que vous achetiez le vin à la caisse, surtout un vin de cette qualité. Est-ce qu'on peut ouvrir une bouteille ?

Le cerveau de Francis tourne à cent à l'heure. Ce n'est plus le temps de réfléchir, mais d'agir. Il doit vite prendre une décision par rapport à ce maudit cadeau et répondre à son beau-frère. « Et puis merde ! » se dit-il.

— Bien sûr ! Je vais te donner le tire-bouchon. Pendant que tu ouvres la bouteille, je vais descendre la caisse au sous-sol.

— J'ai vraiment hâte d'y goûter, déclare Sylvain. Les coupes sont toujours au même endroit?

— Oui, oui! répond Francis en mettant le pied sur la première marche de l'escalier qui mène au sous-sol.

À son arrivée, Suzie s'exclame en voyant son frère :

— Je ne suis pas surprise de te voir. La tireuse de...

Aussitôt qu'elle réalise ce qu'elle est en train de dire, Suzie s'arrête et se précipite vers son frère pour l'embrasser. Mais les derniers mots de sa femme n'ont pas échappé à Francis ; sa réaction est instantanée.

— Je suppose qu'elle t'a dit que ton frère viendrait te voir ! lance-t-il d'un ton moqueur. Je ne comprends pas comment une femme aussi intelligente que toi peut croire à ces niaiseries.

Si Francis et Suzie filent le parfait bonheur la plupart du temps, les choses se gâtent lorsqu'il est question de tireuses de cartes. Francis estime que Suzie jette son argent par les fenêtres en allant voir les diseuses de bonne aventure, car il ne croit pas un seul mot à ce qu'elles racontent. Il n'empêchera pas sa femme de les fréquenter, il n'est pas du genre à lui dicter sa conduite, mais il ne se gênera pas pour lui dire ce qu'il en pense chaque fois qu'elle lui en donnera l'occasion. Ils le savent tous les deux : sur ce sujet, ils sont aussi opposés que le jour l'est à la nuit. Alors qu'elle a l'habitude de défendre son point de vue haut et fort, Suzie décide cette fois de jouer profil bas. D'abord parce qu'elle déteste régler ses comptes en public ; ensuite parce qu'elle refuse de se faire gâcher son plaisir.

— Euh... Elle ne l'a pas formulé ainsi, mais c'était tout comme, répond-elle en souriant. Je prendrais bien une coupe de vin, moi aussi, surtout que j'ai de quoi fêter. Je ne porte plus à terre. Devinez quoi? J'ai vendu une maison ce soir!

Un voisinage comme les autres

Dans les secondes qui suivent, Sylvain embrasse de nouveau sa sœur sur les joues. Il lui dit à quel point il est fier d'elle. Ensuite, Francis félicite sa femme.

— Quelle bonne nouvelle!

— Je suis très contente. Et pour une fois, les clients ont acheté la seule maison qu'ils ont visitée. Ça, c'est rare!

— Francis, si tu me dis où est le vin, je pourrais aller chercher une autre bouteille, propose Sylvain. Il ne reste même pas l'équivalent d'un verre dans celle-ci.

— J'y vais, décide Francis.

Aussitôt que Suzie a son verre de vin en main, Francis lui porte un toast. La jeune femme est tout sourire. La vente qu'elle a faite représente beaucoup pour elle. En plus de constituer sa première affaire conclue depuis janvier – ce qui donne à penser que le marché reprend –, elle a réussi à vendre une maison deux fois plus cher que celles dont elle s'occupe habituellement. Et c'est justement ce marché qu'elle vise. La propriété était annoncée depuis quelques semaines seulement, ce qui est très bon pour sa réputation professionnelle.

— Mais au fait, Sylvain, peux-tu me dire quel bon vent t'amène en plein milieu de la semaine? demande Suzie.

— Rien de spécial, répond-il d'un ton faussement léger.

— Es-tu en vacances? s'informe Suzie.

Les questions de sa sœur commencent à embarrasser sérieusement Sylvain. Mais avec elle, il ne pourra pas tourner autour du pot bien longtemps. Suzie l'inondera de questions jusqu'à ce qu'elle sache tout. Il respire profondément avant de se lancer.

— Pour tout avouer, je suis dans une mauvaise passe. Cathy et moi, c'est fini. Et hier, j'ai perdu mon travail.

— Je ne comprends pas. Cathy et toi, vous parliez de mariage quand on s'est vus aux fêtes.

— Je sais bien, mais c'est quand même fini entre nous deux.

— Et ton travail? Il me semblait que c'était l'emploi du siècle...

— Oui, mais comme j'étais le dernier entré, eh bien j'ai été le premier à sortir.

— Qu'est-ce que tu comptes faire maintenant?

Sylvain hausse les épaules. Il a eu beau chercher où il pourrait aller, mais comme chaque fois qu'il a des problèmes il a échoué chez sa sœur.

— Comment veux-tu que je le sache?

Suzie a compris ce qui l'attendait dès qu'elle a vu son frère. C'est toujours pareil: Sylvain a la mauvaise habitude de débarquer chez elle quand sa vie va de travers. Il n'a nulle part ailleurs où aller pour panser ses plaies. Lui donner le gîte et le couvert n'est rien comparativement à tout ce qu'il lui demandera en temps et en patience pour l'écouter raconter inlassablement son histoire. Comme toujours, Sylvain se donnera le rôle de la pauvre petite brebis après laquelle tout le monde s'acharne. Ça durera aussi longtemps que Suzie acceptera de jouer le jeu. Un beau matin, elle lui annoncera qu'elle lui donne jusqu'à midi pour faire ses bagages et quitter la maison.

— J'imagine que tu as besoin de quelques jours pour réfléchir; dit-elle à contrecœur sans vraiment attendre de réponse.